

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar BAVAREL

Deux livres : I : Testament du  
Haut-Rhône

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1953, tome 51, p. 221-225

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# DEUX LIVRES

## TESTAMENT DU HAUT-RHONE

*Romantisme... refus de la réalité... rupture entre la pensée et la vie... goût du macabre et de la mort... appel au néant : c'est ainsi que la critique littéraire d'une revue romande — sur papier glacé, ma chère — résumait le dernier livre de Maurice Chappaz<sup>1</sup>, concluant son imperturbable diagnostic par cette recommandation très paternelle : « Messieurs les jeunes poètes, cessez donc de vous persuader que "vos ailes de géant" vous "empêchent de marcher" et redescendez sur terre où notre peuple est prêt à vous écouter ».*

Et toc ! On croit d'abord rêver, puis, s'étant peu à peu remis du choc d'une si vertigineuse impertinence, on se prend tout simplement à penser que si le Christ n'avait prêché le retour à l'enfance que pour réapprendre aux « grandes personnes » à lire un texte, il n'aurait pas tout à fait perdu son temps. En effet, à un lecteur attentif et tant soit peu docile, le *Testament du Haut-Rhône* apparaît dès les premières pages comme tout autre chose qu'un « refus de la réalité » ; bien au contraire, son message se situe exactement dans la ligne des *Grandes Journées de Printemps* et de *Verdures de la Nuit*, la ligne d'une recherche ardente, passionnée, angoissée, de la réalité, de toute la réalité.

L'on se souvient que, dans ces deux œuvres précédentes, la magie du verbe et le foisonnement des images ne parvenaient point, finalement, à cacher une secrète « blessure » que laissait au poète sa connaissance du monde. Une inquiète insatisfaction perçait sous la trame et sous les mots, qui ne pouvait être maîtrisée et qui arrachait à Léonard ces amers regrets : *Je n'ai pu connaître la satisfaction d'aucune chose, ... j'ai la tête remplie de rêves et je ne puis jouir d'une existence réelle*. Profonde insatisfaction qui préludait au thème essentiel de la Quête, la recherche de « ce visage inconnu,

<sup>1</sup> *Testament du Haut-Rhône*, aux Editions Rencontre, Prix Rambert 1953.

comme un feu dispersé dans la nuit ». *Avec quel cœur j'ai retrouvé mon pays et cependant je soupire. Ah ! la route sans cesse attire le voyageur ! Des lieux que j'ai quittés je n'ai emporté que le désir d'autres lieux...* L'on n'a pas oublié non plus que cette recherche, tragiquement, ne devait point aboutir, sinon au découragement et au cri de désespoir : *Ah ! ne serait-il pas préférable qu'on l'arrache, ce cœur, et qu'on le jette dans les flammes d'un bûcher s'il ne doit pas se repaître dans sa faim d'au moins un petit fruit qui fond.*

Depuis cet aveu, le silence se fit. Les années, une à une, s'écoulèrent, muettes, durant lesquelles jamais plus ne s'éleva la voix de celui que beaucoup, déjà, tenaient pour le plus sûr espoir des lettres romandes. Le poète s'était-il résigné à l'échec ? avait-il cédé à la tentation du facile et de l'immédiat ? avait-il pour toujours relégué dans le monde des « illusions » ce « lieu de paix et d'amour » qu'il cherchait pour son cœur et pour le nôtre ? Nous ne pouvions y croire, et cependant l'attente se faisait longue, trop longue, et des bruits nous parvenaient, si malveillants. Aussi, quelle fut notre joie lorsque, ce printemps passé, un ami nous apprit que le silence, enfin, était rompu, et nous remit le *Testament du Haut-Rhône*. Avec quelle précipitation en avons-nous découpé les premières pages et combien grand fut notre soulagement d'y voir fondre nos inquiétudes comme neige au soleil. Rien n'avait changé. Au contraire, plus ferme, plus implacable, plus têtue que jamais se poursuivait la recherche. *Tout est mirage, tout fruit se détache de l'arbre et les oiseaux du ciel l'emportent... Je demande une connaissance plus profonde.* Et en tête du chapitre suivant, la revendication est reprise, la position du poète nettement définie, sans l'ombre d'une ambiguïté quelconque. *Il a été dit à certains : "Vous avez reçu votre bien en cette vie" ; quant à d'autres, la petite goutte d'eau nécessaire à leur palais et à leur esprit altéré leur manquera toujours. Même renégats, ils demeureront les disciples de l'homme de douleurs. La vérité parlera par leur bouche de miel.* Suivent ces lignes que je trouve capitales : *Dès l'heure de notre naissance, une douce transhumance nous achemine d'un lieu inconnu à un autre, d'un matin de gelée à ces forêts bleu-de-lavande précédant la nuit. J'ai entendu le qui-vive des sentinelles du Seigneur. Nous ne pouvons saisir nulle réalité et nous y complaire. Le*

*monde se brise en des reflets et en des fragments d'un rêve qui aimantent au-delà des tombes nos veilles présentes. Sous l'écorce des choses palpite une beauté seconde.* Ces derniers mots, en un raccourci extrêmement émouvant, nous révèlent le grand chemin parcouru par le poète durant les huit dernières années de solitude, la découverte qu'il fit à la faveur de son silence, « seule chance d'un fruit mûr », comme dit Paul Valéry. Cette « inconnue » qui, dans *Les Grandes Journées de Printemps* avait brûlé le cœur de Léonard et que celui-ci « se consumant de désirs », avait en vain recherchée pour réjouir son « âme éternellement affligée et veuve », cette inconnue, le poète sait maintenant où elle vit, quel est son « château ». Avec quelle ferveur s'efforcera-t-il, désormais, de posséder dans son « étreinte » cette Réalité qu'il est parvenu à situer enfin, dont il connaît le chemin. Semblable à ces bohémiens « toujours en quête du monde » et dont il se réclame, il rompt les attaches qui le retiennent au « monde des hommes » — ce monde dont il veut la mort, comme on veut la mort de la mort. Il sacrifie le « bonheur vénéneux » de « la carpe en son vivier », il refuse « bien des faux devoirs » et s'en va dans « la retraite des lieux abandonnés » chercher « la solitude où le chant va jaillir ». Le voici parvenu où commencent « les territoires sans hommes », où « inlassables et belles subsistent les choses », parmi ces terres originelles du Haut-Rhône, ce pays qui « aspire à l'invisible » et « son peuple muet ». *La grammaire d'une partie du monde est enfouie ici ; les fronts, les solives, les granits contiennent les syllabes incréées qui clament purement Dieu. Le jour où elles failliront ! C'est pour cela que notre peuple s'est toujours tu et n'a désiré aucun art, mais a voulu rester villages des muets et villages de l'enthousiasme.* Le voici, « attentif à son pays », s'efforçant de « recueillir dans son oreille, comme avec une coquille » « le secret du paradis perdu », la bouche assoiffée collée aux choses afin d'en ravir « le cœur », si proche d'elles qu'il a « parfois l'impression d'être une rose, un village qui fume, une forêt d'hiver, une route où des arbres carapaçonnés de gel tremblent parmi des lueurs, des pruniers aux lichens jaunes ». Avec quelle impatience frappe-t-il à « cette porte qui s'ouvre sur une autre vie » et devant laquelle il « demeure frémissant, sans oser quitter le seuil obscur où les arbres et les gens parlent en rêve », avec quelle impatience, quelle

ténacité, quelle obstination. *O nature, treille de mon sang, je grapille quelques-uns de tes secrets... Ah ! cette graine si bien enfouie parmi les gens de cette contrée, que je voudrais extraire, le secret de passé à jamais détruit...*

Les gens de cette contrée... Hélas voici que déjà les hommes du blé troquent une mesure d'eau vive, leur part des collines, et le chant qui retentissait dans les campagnes décline. La ville procède à la saisie de l'héritage érémitique, hiérarchie des nomades, et ainsi se brisent les villages de l'anémone, les vases où coulent le lait et le miel. Sur le point de posséder enfin cette Réalité « tant aimée, tant cherchée », cette inconnue qu'il avait au prix de tant de peine repérée et dont il savait enfin le « tabernacle », le poète voit que ceux-là mêmes qui avaient mission de la garder l'ont misérablement trahie. *Le bonheur de cette nation est taré car elle a tué ceux qui ont cherché la joie parfaite. J'ai parlé à un homme qui plantait des pêchers et prêtait l'oreille à de lointaines rides dans la terre. La grande chevelure rose d'un troupeau de pêchers pendait derrière lui. Il en était tout ruissselant, étonné seulement du refus de chacun de se réjouir avec lui mais les populations des vallées, pareilles à des harpes sauvages tendues dans les arbres, sont rompues.* Nous sommes arrivés à la dernière partie du Testament du Haut-Rhône, un hymne douloureux et poignant sur le bonheur que le poète allait saisir et qu'il sent maintenant se dérober irrésistiblement sous sa main avide, un chant fait de sanglots et d'amers reproches, de gémissements entrecoupés de cris de colère et de malédiction. *O patrie perdue, o temps de l'exil ! En moi meurt la nature, elles me manquent les eaux dont je suis désireux... Toute sagesse agonise, il en va de tout comme de ces bouquets d'armoise qui parfument la moraine : qu'est-ce donc, sinon un souffle pendant que les cueilleurs se taisent ? Jamais nos lèvres, telles les lèvres de l'agneau, ne seront humectées...*

Jamais... Et pourtant dans « la grande nuit » froide et mortelle de la plus brutale déception et des rêves subitement détruits, qui furent les plus chers et les plus chèrement entretenus, dans cette nuit noire de la Réalité enfuie, une étoile : *O Vénus, vin de primevères, planète douce du printemps, toi qui présides tantôt au premier marché de l'aube, tantôt pénètres dans notre songe avec la première boisson du soir, inspire-nous à tous, semblables à ta course dans le*

*ciel, la mort et la résurrection... et que, décantés de toutes les misères, des maladies qui anémient les évangiles de l'unanimité et de la joie, nous renaissions pleins de la plénitude céleste.*

Qui donc prétendait que le *Testament du Haut-Rhône* était un « refus de la Réalité » ?

E. B.